

LETTRES PARISIENNES

XIV

DE LA TOILETTE

Il y a des mots auxquels l'usage et le temps procurent "de l'avancement," absolument comme l'état militaire et les services civils en assurent aux hommes. De modestes et simplement significatifs qu'ils étaient au début, ils deviennent insensiblement compliqués : une masse d'idées faisant boule de neige s'attachent à eux chemin faisant. C'est la goutte d'eau arrivée à la mer, et impliquant, à cause de son parcours, mille noms de villes, de pays, de ruisseaux, de rivières et de fleuves.

Tel, vous allez le voir, le mot *toilette*.

* *

Je n'en connais point qui ait parcouru plus de chemin, depuis le radical *toile*, qui vient du latin *tela*, comme soie de *seta*, jusqu'aux dernières et contemporaines acceptions de son diminutif *toilette*.

Car nous sommes loin, vraiment, du premier sens attaché à ce nom, qui n'a rien signifié de plus d'abord que *petite serviette de toile*. Sans doute, pour vous comme pour moi, il s'agit toujours, le matin, des soins de propreté et ablutions que comporte la serviette ; mais n'y a-t-il donc que cela dans les profondeurs de votre cabinet, et ce mot : "une jolie toilette," ne soulève-t-il pas aussi une idée d'ajustement, de parure, de costume, de tout ce qui constitue enfin le charme de cette chose importante qui s'appelle "la mise" ?

* *

Où sont les jeunes filles élégantes et les mères radieuses qui, en laissant échapper cette exclamation : Une jolie toilette ! songent aujourd'hui à la petite serviette de toile ?

C'est un peu le cas de redire avec le chevalier d'Aceilly :

Alfana vient d'*equus*, sans doute ;
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ce qui n'a pas changé, c'est la fureur de voir restée héréditaire chez les fils et les filles d'Eve, mais dans de moindres proportions pourtant que la fureur d'être vu. Et nous avons là, entre ces deux termes, toute l'histoire, toute la raison d'être de la toilette.

* *

Quand je dis toilette, je voudrais bien ne pas dire coquetterie. Mais comment distinguer aujourd'hui ? Comment reprendre au courant la goutte d'eau qui s'y est mêlée ? Comment isoler ce qui, par le fait des conventions, des usages et des passions, s'est amalgamé, comme la nourriture dans la sang, comme les suc de la terre dans la plante ?

Or, il y a aujourd'hui un courant, où le besoin fictif se mêle naturellement et grossièrement au besoin réel, le coudoie, le pénètre, l'absorbe, lui prend son étiquette pour la mettre, ici sur une pommade, là sur un ruban, ailleurs sur un flacon... Et la preuve, c'est que lorsque le riche vient à déchoir, il manque toujours de plus de choses que le pauvre.

* *

Et qui met dans le courant cette mode ? Qui arbore ce drapeau de convenance et de bon goût ? Qui insinue ces besoins fictifs dont nous parlions tout à l'heure, besoins qui font marcher le commerce, sans doute, mais en infligeant bien des accrocs aux bonnes mœurs... ? C'est... j'aimerais mieux ne pas le nommer : mais on n'est pas maître de se passer d'un mot inventé par Alexandre Dumas — c'est le demi-monde.

Il se trouve ainsi que, grâce à la toilette, le demi-monde fait la loi au monde entier, surtout au monde honnête, et que, reprenant un mot connu, il peut dire : Si je le quitte, c'est pour qu'il me suive.

* *

Enveloppée de soie, constellée de bijoux, floconnée de dentelles, la courtisane passe dans son landau au milieu des équipages armoriés ; et aux mille regards qui se fixent sur le caprice inédit de son chapeau ou sur son corsage nouveau-modèle, elle comprend que mille femmes honnêtes enragent de la voir, et qu'elles vont lui décerner, en l'imitant demain, le sceptre du bon ton et la royauté de la mode.

Rien ne lui coûtera pour pousser plus loin encore ses audacieuses innovations. Car la malheureuse est la chose de quel qu'un, l'objet de luxe, la breloque de quel qu'un. C'est l'esclave adulée, mise à prix et secrètement méprisée, que se dispute, comme un cheval de race, une jeunesse ivre de richesses oisives et de fatuité.

* *

Et ce sont ces modes maudites que la mère chrétienne elle-même va imposer à sa fille, dont la candeur grimace douloureusement sous un extérieur qui n'est que le mensonge et le travestissement de son âme. Elle n'est pas sortie du couvent, que déjà on la déguise. La voilà ensevelie sous des nœuds de rubans, les rubans retombent sur de légers bouffants, les bouffants sur des jupes soufflées, les doubles jupes sur de triples trains... et tout cela, sous le très-sérieux prétexte de n'être pas ridicule !

Pour l'amuser, on la conduit au bal le pied meurtri par l'étau de bottines trop étroites, montées sur des talons trop hauts ; et en la voyant, quelque précieux se pâmera d'admiration, en lui disant comme Marivaux peut-être : Si j'avais un pareil pied, je le porterais toujours à la main.

* *

Il arrive aussi parfois que le sujet est si précoce, qu'il a plutôt besoin d'être contenu que d'être initié : témoin, cette fillette à qui il tardait beaucoup de quitter le costume de son âge pour prendre celui de *grande demoiselle*.

"Vois-tu, maman, c'est très-incommode les jupes courtes.

— Et pourquoi cela, ma mignonne ?

— Parce que, quand il pleut et qu'il y a de la boue, on ne peut pas se retrousser."

Le mot est caractéristique ; il dénonce assez haut la manie fâcheuse qu'ont les parents d'applaudir les prétentions minaudières du jeune âge, et de lui proposer comme objectif les toilettes et les manières de l'adolescence et de l'âge mûr.

* *

Il n'y a plus d'enfants ! Voici bien longtemps qu'on le dit ; et ne pourrait-on pas ajouter qu'il n'y a plus de vieillards ?

Voici un savant : un de ces rares savants qui ont pâli sur les livres et vieilli dans le travail assidu. Ses cheveux en sont devenus blancs, ses yeux en sont devenus rouges. Mais il n'a eu que peu de rapports avec son tailleur, et il ignore profondément la coupe des nouveaux habits. Sans y prendre garde, il brosse éternellement le même chapeau chauve et le même pardessus rapé. Ses souliers sont démodés et rongés, sa cravate est nouée antiquement, son gilet est presque historique.

Eh bien, les enfants musqués d'à présent ne verront que ces détails et se moqueront de lui, en même temps que ses contemporains, assortis minutieusement à tous les artifices d'aujourd'hui, le prendront en pitié du haut de leur ratelier emprunté et de leurs faux cheveux, obstinés qu'ils sont, pour leur propre compte, à réparer des temps irréparables outrages.

* *

On ne sait pas, on ne saura qu'un jour du jugement, ce qui se gaspille de temps et d'argent dans ces vénérables cabinets de toilette, laboratoires d'un âge qui ne se décide pas à vieillir.

Vous y verriez avec stupeur, en face d'une psyché, tout un rayon de substances chimériques étiquetées de noms bizarres : flacons alignés avec art et puisés aux fontaines de jouvence de l'industrie parisienne ; fards, parfums, eaux lustrales, cosmétiques, destinés à confondre les fils d'argent assez nombreux, pour faire une insolente antithèse à l'ébène de la chevelure ;

moyens de faire d'ingénieuses additions à celle-ci, etc., etc.

* *

Hélas ! cela vous dit assez que la maîtresse de céans est sur le bord de cet âge, limite suprême qu'on ne se décide à franchir que lorsqu'il le faut absolument, et qu'on a épuisé vingt recours en grâce. Et que sera-ce si elle est à la fois vieille et laide !

Car elle n'ignore pas que, si la vieillesse est un péché dont chacun se rend coupable avec l'âge et le temps, la laideur est un crime originel pour lequel un certain monde n'admet pas d'excuse. Selon le proverbe, il vaut mieux rencontrer deux enterrements qu'une femme vieille, et trois créanciers qu'une femme laide.

Aussi, que ne fera-t-elle pas pour le paraître moins !

* *

Levée avec le soleil, elle épie devant sa glace les moindres traces de végétation blanche dans sa chevelure éclaircie. Vite, une encre quelconque pour noyer les indiscrets ! Les paupières sont-elles gonflées ou alanguies ? vite une épingle au feu pour accentuer ce morne regard ! Et puis, la poudre de perle enlèvera peut-être ce jaune aux dents, et la pâte onctueuse aura raison de ces outrageantes rides.

Et pendant une heure, deux heures peut-être, ce seront des anxiétés sur l'effet à produire, des répétitions multipliées de toilette, des tortures véritablement insensées... Et elle ne sortira de là pour commencer à vivre un peu, que quand le soleil sera déjà plus d'à moitié de son cours ; elle n'apparaîtra que lorsqu'elle aura mis des points sur tous les *i* de la beauté dont nous savons les secrets intimes.

* *

C'est triste, n'est-ce pas ? Eh bien, cette pauvre femme est contente. En passant devant sa double glace, elle se regarde une dernière fois pour se composer un sourire, avant de faire son entrée. Heure solennelle pour elle ! moment où elle voudrait pouvoir se dédoubler, afin qu'une moitié d'elle-même s'inclinât devant l'autre... Hélas ! c'est tout ce à quoi elle pourrait certainement prétendre ; car elle sera, bien sûr, la seule à s'admirer.

Et cette nuit, bien tard, elle reviendra épuisée au même cabinet, pour y déposer... ses fausses nattes, ses fausses dents, sa fausse taille... et enfin — mais seulement en se couchant — son faux rire.

* *

Un moraliste a écrit : Préoccupée d'une démarche ou d'une visite importante à faire, un homme se dit : *Que dirai-je ?* une femme se dit : *Que mettrai-je ?* et je suis bien aise d'ajouter que ce moraliste est une dame.

C'était bien connaître son sexe et lui donner, sous une forme ingénieuse, une très-utile leçon. Le fait est que la femme est naturellement plus coquette que l'homme, plus préoccupée de chiffons, plus inquiète de plaire, et volontiers, dit le même auteur, elle s'étourdit sur la marche ravageuse du temps, est sourde aux avertissements de la mort, et oublie, en passant opulente et fière, qu'elle porte en elle-même son propre squelette.

* *

Mais laissons ce sermon à notre auteur, et finissons par une anecdote.

Chacun sait que la moindre chambrière est coquette aujourd'hui ; et qu'entre elle et ses maîtresses, elle tient à ne laisser (pour ce qui est de l'apparence surtout) que la plus petite distance possible. Il n'est pas jusqu'aux cuisinières qui ne veuillent se payer nattes, chignons, crêpes, bandeaux et faux cheveux : passion qui — dans leurs fonctions surtout — ne laisse pas que d'être dangereuse et de donner à penser, les faux cheveux n'ayant point d'habitude la vertu de retenir les naturels et réciprocement.

Cham représente donc un célibataire tirant quelque chose de son potage, et se tournant vers sa cuisinière de son air le plus gracieux :

"Je vous remercie, Joséphine, dit-il ; mais la prochaine fois, servez-les-moi dans un médaillon."

TH.-B. DE LA GUERCHÈ.

A PROPOS D'UNE VERSION GRECQUE

C'était l'heure de la récréation au collège de Juilly, resté, malgré la tempête révolutionnaire, aux mains des Oratoriens, qui lui avaient fait acquérir une si haute renommée. Un jeune élève, de douze ans environ, à la figure ouverte et franche, au lieu de se mêler aux jeux de ses camarades, se promenait silencieusement et tristement dans un coin de la cour, lorsqu'un élève de rhétorique, de deux ans plus âgé que lui, vint lui frapper sur l'épaule.

— Qu'as-tu donc, petit Pierre, pour être si triste aujourd'hui ?

— Mon bon Victor, j'ai du grec pardessus les oreilles ; le grec m'ennuie, il m'assomme, il me fera mourir de chagrin.

— Quoi ! c'est pour quelques malheureuses versions grecques que tu te désoles ainsi ?

— Mais il y a bien de quoi !... Mon papa doit venir ici dans deux ou trois jours, et j'espérais le décider à m'emmener à Paris pour y passer les vacances de Pâques... Par malheur, mon papa a un goût particulier pour le grec ; on ne manquera pas de lui dire ma faiblesse en version, et je n'irai pas à Paris... Huit grands jours de bonheur vont m'échapper à cause de cette horrible langue !...

Et, en parlant ainsi, le petit essayait, du revers de sa main, les larmes qui roulaient brûlantes sur son charmant visage.

— Console-toi, lui dit le rhétoricien, et viens prendre ta part d'une partie de balle ; je ferai tes versions, tu les copieras et tu iras à Paris.

— Oh ! Victor, si tu fais cela...

— Je le promets, et l'on sait bien que je ne manque jamais à ma parole.

Les larmes du petit Pierre se séchèrent, son chagrin si noir se dissipa comme un nuage, il se livra au jeu avec toute l'ardeur de son âge et de son organisation vive et impressionnable. Victor, lui, tint parole : le secret fut bien gardé, et ce fut une surprise générale, dans la classe de quatrième, de voir le petit Pierre, dont la faiblesse en version grecque était pour ainsi dire passée en proverbe, secouer en quelque sorte son dégoût naturel pour cette langue, et laisser loin derrière lui ceux de ses camarades qui, jusque-là, avaient passé pour être les plus forts sur ce point. Le père de Pierre arriva, et, enchanté des progrès de son fils, il consentit à l'emmener à Paris.

— Victor, dit Pierre, avant de partir, à son ami le rhétoricien, je te dois le plus grand bonheur que j'aie jamais goûté ; je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers toi ; mais quoi qu'il puisse arriver, je jure de t'être en aide partout et toujours... Je le jure, et ceci n'est pas un serment d'enfant.

Douze années s'écoulèrent : Victor était devenu un négociant très-ordinaire. Pierre, au contraire, était avocat, et l'une des gloires du barreau français.

"Ses débuts, dit un de ses biographes, furent autant de triomphes : le jeune avocat étudiait encore moins les dossiers qu'il ne les devinait : homme de passion et homme de chiffres, il mettait de la passion dans les chiffres et des chiffres dans la passion, et il rehaussait le ton d'un débit chaleureux et d'une vigueur d'argumentation irrésistible."

C'était vers la fin de l'Empire ; le talent du jeune avocat était dans toute sa force et dans toute sa splendeur, lorsqu'il reçut de Nantes une lettre ainsi conçue :

"Je suis malheureux, emprisonné, accusé d'un crime, et, bien qu'innocent, il est probable que je n'échapperai pas à une condamnation infamante, si une voix puissante ne s'élève pour moi devant mes juges. Fasse donc le ciel que vous n'ayez pas entièrement oublié le rhétoricien Victor et les versions grecques, car vous seul pouvez être mon sauveur."